

Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau de Mathieu Denis et Simon Lavoie

Gérard Grugeau and Philippe Gajan

Number 181, February–April 2017

Cinéma québécois : regards pluriels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84931ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grugeau, G. & Gajan, P. (2017). *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau* de Mathieu Denis et Simon Lavoie. *24 images*, (181), 18–21.

CEUX QUI FONT LES RÉVOLUTIONS À MOITIÉ N'ONT FAIT QUE SE CREUSER UN TOMBEAU

de Mathieu Denis et Simon Lavoie



Cinq ans après *Laurentie*, Simon Lavoie et Mathieu Denis reviennent à l'avant-plan de la scène cinématographique avec *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*, une œuvre ample née dans la foulée du Printemps étudiant de 2012, dont le titre est tiré d'une citation de Saint-Just, homme politique de la Révolution française proche de Robespierre. Comme pour le précédent film du duo, ce nouvel opus (Prix du meilleur film canadien au festival de Toronto) replace le politique au cœur de notre cinéma, ce qui est en soi une bonne nouvelle, et nul doute qu'il suscitera cette fois encore de vives polémiques par la radicalité de son propos et de son projet esthétique. D'où l'idée de ce dialogue au sein de la rédaction qui se propose d'ouvrir quelques pistes de réflexion.

Gérard Grugeau : Le film suit le parcours de quatre jeunes réunis au sein d'une cellule politique prête à reprendre le combat sur les ruines de l'après-Printemps étudiant par fidélité à leur idéal. Le scénario m'a semblé partir d'une drôle de prémisse, à savoir le slogan affiché sur les panneaux publicitaires en ouverture : « *Le peuple ne sait pas encore qu'il est malheureux. Nous allons lui apprendre.* » Au-delà du légitime constat d'aliénation (l'un des thèmes majeurs du cinéma de Lavoie et Denis) qui émane du cauchemar climatisé de la société néolibérale et consumériste d'aujourd'hui, s'exprime là pour moi une sorte de naïveté qui semble faire fi de toute l'histoire d'un peuple. Un peuple qui a pourtant su au fil du temps, à coups d'innombrables luttes, se

forger un meilleur destin, notamment grâce à la Révolution tranquille et au mouvement ouvrier. Je pense entre autres à la grève de l'amiante en 1949, moment fondateur s'il en fut. Comment penser que les ouvriers de *On est au coton* de Denys Arcand à la charnière des années 1970 n'aient rien su de leur « malheur » de classe, de leur condition d'opprimés ? On sait que depuis ces années-là, la réaction néolibérale a considérablement transformé le champ politique, que les formes d'oppression demeurent et ont aujourd'hui changé d'échelle. Prononcée après des mois d'une lutte qui a embrasé le Québec, cette petite phrase inaugurale m'a paru naïve et à l'image de l'esthétique générale du film : une vaste geste, certes ambitieuse mais surplombante, qui aime à

asséner de grandes vérités (voir toutes les citations apparaissant à l'écran) tout en minimisant les forces de vie à l'œuvre dans une société et leur vraie puissance révolutionnaire. C'est donc dire que le positionnement du film me semble d'emblée problématique, cette volonté « d'éduquer » le peuple en partant du repli autistique de ce groupe de jeunes et de la déroute qui s'ensuit ne pouvant, selon moi, au final que contribuer à une dépolitisation des consciences, même si le spectateur se fera sa propre idée. À cet égard, *Ceux qui ont fait les révolutions qu'à moitié...* m'apparaît comme l'antithèse du travail de fond réalisé par le collectif Épopée pour *Fraction*, présenté l'an dernier à la Cinémathèque québécoise, une installation qui revenait sur notre histoire commune des grèves étudiantes de 2012 à travers une multitude de témoignages d'activistes qui révélaient les multiples facettes d'une résistance toujours active, d'une parole insurrectionnelle toujours vivante, mettant en évidence en filigrane un faisceau de virtualités des plus stimulantes.

Philippe Gajan : Lu ce matin, en ouvrant le journal, une citation de Gramsci : « Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître. Dans cet interrègne surgissent des phénomènes morbides ». Combien cela m'apparaît pertinent... Gramsci écrivait ces mots alors qu'il croupissait dans les geôles de Mussolini. Même s'il s'agit aujourd'hui de redéfinir le vieux monde et le nouveau monde (à moins de considérer que l'interrègne dure depuis le début du XX^e siècle), on peut par contre compter sur Mathieu Denis et Simon Lavoie pour se colleter avec les phénomènes morbides, au propre comme au figuré, dans *Laurentie*, dans *Corbo*, dans *Le torrent* et, maintenant, dans *Ceux qui font les révolutions...* Certainement, ils ne posent pas le même geste politique que le groupe Épopée. Épopée, dans *Insurgence*, avec *Fraction*, se place aux côtés du monde nouveau naissant, un monde qui regarde/subit les phénomènes morbides (la répression policière, l'ordre et le pouvoir ancien) l'accompagne et résiste avec lui, car cette naissance, cette promesse de jours meilleurs, se fait dans la douleur. Quant à Mathieu Denis et Simon Lavoie, ils chroniquent l'interrègne et ses phénomènes morbides. Pour eux, cela dure depuis la révolution tranquille (lieu mythique dont ils puisent une partie de leurs citations). Et s'ils sont manifestement en colère, je ne pense pas qu'ils s'excluent du peuple ou qu'ils le

renient ou encore le méprisent. Les films, pour eux, participent certainement d'une thérapie de choc (« un véritable cri de rage nécessaire et solidaire de la part de tous ceux qui ne supportent plus l'immobilisme de notre société actuelle. » comme le dit Bruno Dequen dans notre précédent numéro)¹. Certes, ils ne nous donnent pas la solution, ils ne l'ont pas. Mais comme Épopée, comme toi et moi, il me semble qu'ils croient sincèrement que ce n'est pas fini. Quant à la volonté d'éduquer le peuple que tu leur prêtes, je n'y crois pas une seule seconde. D'abord parce qu'ils n'ont pas la naïveté de prétendre s'adresser au « peuple » (qui ne verra pas le film), ensuite parce qu'ils ne sont pas assez orgueilleux pour cela. Les gestes portés par les quatre jeunes révolutionnaires semblent plus de l'ordre du fantasme morbide. Ce sont leur échec certes, mais pas celui du peuple. Le film ne cautionne en rien ces gestes, ni ne les méprise encore une fois mais, quelque part, pleure sur leur impuissance, constat qui nous guette tous si nous n'y prenons pas garde.

Gérard Grugeau : J'ai été frappé ce matin par la même citation de Gramsci que je trouvais effectivement on ne peut plus à-propos. Et je pense que l'on peut convenir que, par les temps qui courent, l'actualité politique est amplement porteuse des germes de ces « phénomènes morbides » que nous redoutons tous. Face au Québec actuel et au vieux monde qui meurt, je partage la colère de Lavoie et Denis qui lancent un cri à travers le parcours de ces 4 jeunes bientôt dépassés par la nature de leur combat. Loin de moi l'idée de penser que les cinéastes méprisent leurs personnages. Bien au contraire, ils les accompagnent dans leur détresse, aussi mortifère soit-elle. Le film dresse un constat lucide et sans complaisance de notre société apathique, aliénée et « fatiguée », diagnostic que l'on pourrait cependant appliquer à l'ensemble des sociétés occidentales et non au seul Québec, même si le Québec par son histoire - et son inconscient collectif - semble abonné aux échecs à répétition qui hypothèquent son avenir. C'est du moins la thèse des deux cinéastes qui s'appuient sur nombre de citations (Saint-Denys Garneau, Hubert Aquin, Pierre Vallières, Gaston Miron, etc.) témoignant chez nous d'un mal de vivre atavique. L'ombre des Gilles Groulx, Denys Arcand et Pierre Falardeau (voir la séquence hallucinante de Sagard digne du *Temps des bouffons*) traversent *Ceux qui font les révolutions...*, car les films de ces





cinéastes ont un temps porté la rage et le désir d'émancipation d'un peuple en quête de lui-même. Lavoie et Denis se veulent les héritiers de cette tradition. Et on ne saurait leur reprocher de vouloir sortir notre cinéma de sa zone de confort et d'indifférence. Leur film est résolument politique et hors norme, mais de quoi nous parle-t-on ici quand le discours semble assujéti à une pulsion de mort qui barre tout horizon? Une recherche de radicalité dans la forme s'imposait pour secouer les colonnes du temple et l'hétérogénéité du film témoigne de cette volonté, mais on est loin de la modernité d'un Gilles Groulx ou du Godard roboratif d'*Adieu au langage*. À cheval entre le réalisme et une théâtralisation de l'espace intime, le film pour moi n'échappe pas à l'enflure tout en prenant les contours d'une sombre épopée de la déploration et de l'impuissance. C'est vrai qu'une véritable douleur émane des confrontations générationnelles. Mais pour moi, la limite de l'entreprise tient à l'aspect autiste et régressif de la lutte de ces jeunes. En dehors de leurs démêlés familiaux, aucune discussion politique ne semble les rattacher à un hors-champ plus vaste qu'eux qui pourrait ouvrir un nouveau champ des possibles. Même les scènes du début tournées dans les assemblées à l'université ne dégagent aucun effet de réel, limitant la force du propos. Le film se clôt certes sur une percée de lumière, mais pas de solution, tu as raison... les cinéastes n'en ont pas. Et on comprend leur humilité, le Printemps étudiant ayant débouché sur un durcissement de la répression de la part de l'État. Je conçois que ces jeunes soient le produit d'une identité incertaine, mais doivent-ils pour autant être prisonniers d'une fatalité inéluctable? « Ce nouveau monde qui tarde à apparaître » évoqué par Gramsci est justement en germe dans les paroles des activistes de *Fraction* qui débattent de leurs expériences et de leurs rêves au milieu d'un champ de ruines dont ils ont été les premières victimes. *Tout est à inventer*, dirait Jacques Rancière. Il me semble que nous avons aujourd'hui plus que jamais besoin d'entendre s'exprimer des formes de résistance (voir en France le mouvement Nuit debout), loin de tout fatalisme qui pousse au désengagement. En ce sens, Mathieu Denis et Simon Lavoie ne me semblent pas en phase avec la situation politique d'aujourd'hui. Ils ont recours à un corpus théorique qui n'est pas celui de la jeunesse militante actuelle, laquelle est avant tout animée par la démocratie directe et participative d'Occupy et la pensée décoloniale. Là, nous sommes face à un groupe radicalisé, englué

dans une révolte sans véritable fondement politique, comme les jeunes du *Nocturama* de Bertrand Bonello. La posture me semble un peu courte, même si elle traduit la désorientation de notre époque.

Philippe Gajan : Le fait que le film soit hors norme est en soi un acte d'engagement. La démesure même du film vient s'opposer à l'impuissance de cette société que les cinéastes décrivent et fustigent. Je crois qu'il ne faut pas confondre la geste des apprentis révolutionnaires embourbés dans leur corpus théorique et le geste d'absolue résistance que posent Simon Lavoie et Mathieu Denis. Et cette démesure est intéressante, pas seulement par l'ambition qu'elle démontre, mais aussi par la façon dont elle est orchestrée. Comment comprendre le choix, féroce et ironique me semble-t-il, de placer d'entrée de jeu le film sous le signe de la grande fresque hollywoodienne (l'ouverture, l'intermède)? Comment comprendre l'amalgame pour ne pas dire la confusion des genres? Entre documentaire et (science-)fiction, entre réel et fantasme, entre grand guignol et film d'horreur, entre pastiche et sincérité, tout y passe. Et, selon moi, tout y passe bien. À ce stade, ce n'est plus de la confusion mais une lutte à finir contre cette confusion, ce moment de l'histoire où justement les replis identitaires de tout acabit élisent les Trump de ce monde. Nos quatre jeunes gens sont déconnectés, enfermés dans un caveau morbide, au propre et au figuré, qui se désagrège, celui de leurs idées comme celui, qui, un jour palais des illusions, se transforme lentement en une tombe. C'est vrai. Mais sont-ils les victimes de cette incapacité à voir leur monde, de connecter, ou plutôt de leurs théories dépassées? Mathieu Denis et Simon Lavoie n'ont cessé d'utiliser tous les moyens du cinéma pour tout pousser vers l'extrême, particulièrement les sentiments. Alors ici, on s'immole, on s'autocritique, on tue son père, on vole sa mère (mais dans la même scène, on le regrette). Comme *Laurentie* n'était certainement pas un appel au meurtre (de son voisin), *Ceux qui font les révolutions à moitié...* n'est pas plus un appel au meurtre ou au désengagement. Je reste persuadé que les deux cinéastes étaient aux côtés des étudiants en 2012, voire des peuples arabes en 2011. Que comme nous, ils considèrent que ce n'est pas un échec mais le début de quelque chose. Quelque chose... Peut-être que je me trompe, car le film est certes ambigu, je dirais même qu'il cultive à l'extrême une certaine ambiguïté. N'est-ce pas le propre d'un grand film d'éviter de penser à la place du spectateur? Dans *Habemus Papam*, comment comprendre l'acteur fou qui joue tous les rôles de La mouette? Dans *Le pornographe*, comment comprendre le geste des jeunes révolutionnaires post post soixante-huitard de se taire comme ultime geste radical?

Quant à nos quatre personnages qui refusent de baisser les bras, de considérer que c'est fini, c'est avant tout vers eux-mêmes qu'ils tournent la violence. Une violence mentale et politique qui rapidement se transpose en une violence physique exercée sur leurs propres corps. À la mutilation, véritable séance de torture qu'ils s'infligent lors des autocritiques, répond systématiquement ses plans sur des corps enchevêtrés récitant des poèmes slogans. Corps unis, suppliciés, symboles à la fois de leur martyr et de leur foi, comme dans la peinture révolutionnaire (on peut penser au *Guernica* de Picasso ou encore à la *Liberté de Delacroix*). Plusieurs

séquences nous renvoient à l'art engagé des années 1960, à l'*action painting* ou encore à Kurt Kren et aux actionnistes viennois qui n'hésitaient pas dans un contexte de forte répression conservatrice à engager leurs corps dans des conditions dégradantes pour résister.

À ce compte-là, le personnage transsexuel est le plus emblématique et le plus fort de tous, car il est celui qui va définitivement nous ouvrir le regard, nous sortir de notre torpeur. La révélation de son corps transgenre est à mon avis un moment puissant où l'ambiguïté se révèle de façon positive comme ce moment où on doit dépasser nos idées reçues. Une révolte par le regard, peut-être pas encore une révolution.

Alors oui, le film n'apporte pas de réponse, il est enfiévré et non pas lucide. Mais il pose des questions, des questions difficiles à un monde complexe. C'est pour moi le début de l'engagement.

Gérard Grugeau : Je ne dis pas que le film est un appel au désengagement, mais il me semble plombé par une pulsion de mort telle qu'il induit la résignation et la démobilisation politique, peut-être malgré lui. Il y a certes ce plan ouvert et lumineux de la fin, une sortie de la caverne, peut-être le début de ce nouveau monde que nous attendons; il y a quelque chose de beau dans ces séquences où les jeunes se lovent nus, les uns contre les autres, dans une sorte de repli foetal, car on y sent l'empathie des cinéastes, empathie que l'on partage. Les fresques peintes par Giutizia (Charlotte Aubin) me rappelaient les murales d'un Diego Riveira, mais au-delà de la colère qu'elles expriment, nous restons dans un espace de régression, d'impuissance totale. Et le film ne cesse de nous maintenir dans cet enfermement mental, de plus en plus mortifère et doloriste. Jusqu'aux poèmes slogans qui, comme les citations se multipliant à l'écran, enlissent à la longue la mise en scène dans une saturation de signes qui évoque pour moi le Peter Greenaway de *The Pillow Book*. Il faut néanmoins saluer l'hybridité des formes que tente *Ceux qui font les révolutions à moitié...*, il y a là une vraie prise de risque dans notre cinématographie trop sage. Pour ce qui est des protagonistes, la jeune transsexuelle, est effectivement le personnage qui interpelle le plus, parce qu'il est de l'ordre de la transgression, du brouillage des rôles, et aussi le personnage le plus mature sans doute à cause de sa condition de minoritaire, mais en même temps, on remarquera que Klas Batalo (Gabrielle Tremblay) est la seule à ne pas avoir de racines (liens à la famille), celle qui vend son corps, fait vivre le groupe, se fait abuser, violenter. Il serait d'ailleurs intéressant de faire une étude comparative entre la représentation du salon de massage dans *Le déclin de l'empire américain* et celui où travaille ici le personnage. Voir comment nous sommes passés d'un espace certes marchand mais plutôt ludique à un lieu d'exploitation sexuelle aseptisé,

d'une froideur toute clinique et glaçante. Voir aussi comment un film qui parle de luttes politiques est récupéré par les médias et détourné de sa charge qui se voudrait subversive en recentrant les enjeux de l'œuvre autour du thème de la transsexualité, une cause louable – et politique en soi – mais qui vient faire écran dans le débat de société que devrait susciter avant tout le travail des cinéastes. Si début d'engagement il y a par ce film comme tu le dis, disons que le pas est plutôt timide. Par son ambiguïté politique, *Ceux qui font les révolutions à moitié...* laisse, quant à moi, au bord du vertige. Difficile d'appeler au réveil quand tout n'est plus que ruine autour de soi. Mais il est vrai que ce champ de ruines se retrouve dans le travail de nombreux artistes contemporains. Le *Go Down, Moses* mis en scène par Romeo Castellucci³ se terminait sur une humanité des temps préhisto-

riques lançant un SOS sur le mur de la caverne, suite à la mort de l'enfant, l'enfant abandonné, le nouveau Moïse qui aurait pu sauver l'humanité. Nous savons tous que nous sommes au bord du gouffre. Mais des films comme celui de Sylvain L'Espérance, *Combat au bout de la nuit*, tourné en Grèce sur une période de deux ans, nous amènent à dépasser le défaitisme à l'œuvre ici. Face aux politiques d'austérité dévastatrices imposées au peuple grec par le néolibéralisme européen, le film de L'Espérance prend le pouls de ce qui résiste sur le terrain des luttes citoyennes. En cela, il rêve l'avenir d'un monde commun où existent les germes d'un véritable « nous politique », les germes de ce monde naissant que toi et moi appelons de nos vœux.

Dans le cas de *Ceux qui font les révolutions à moitié...* l'affiche dit tout de la terrible ambiguïté qui leste le film: un énorme carré rouge (l'idéal révolutionnaire) qui écrase les personnages, tel un

impitoyable rocher de Sisyphe que l'individu n'a même plus le loisir de porter à bout de bras dans sa condition d'*homme révolté*, alors que ce signe iconographique dans lequel tant de Québécois se sont reconnus était avant tout un formidable symbole d'espoir associé à la légèreté d'une utopie retrouvée, à la joie d'une élévation de notre condition commune. Revoir à cet égard tout le travail de l'École de la montagne rouge, ce collectif d'étudiants en design graphique de l'UQAM, auquel le film de Maël Demarcy-Arnaud rend hommage dans *Aujourd'hui pour moi, demain pour toi*. Il y a là pour moi dans cette affiche, certes cohérente avec l'esprit du film, un détournement de ce qui a été l'expression du meilleur de nous-mêmes, l'expression de l'intensité de notre désir. ²⁴



1. Bruno Dequen, *Révolution ou pas...* in 24 images 180, p. 16 et 17.

2. Voir texte d'André Roy dans le présent numéro, p. 23.

3. Triptyque vidéo de Nicolas Klotz consacré à Romeo Castellucci. Vu à la Cinémathèque dans le cadre de la rétrospective Nicolas Klotz-Elisabeth Perceval, hiver 2017.